

TOUS LES
VENDREDIS

Ciné-

mondial



l'hebdomadaire du Cinéma

N° 12. — 24 OCTOBRE 1941.

4^{F.}

CAMILLA HORN, la
belle vedette du film
Le Croiseur Sébastopol.

Cliché Tobis-Films.



Odette Moulin a une façon originale de se faire portraiturer...

CROQUIS D'ÉCRAN. PIERRE VÉRY

M. Pierre Véry ressemble, de face, à Duvallès, de profil à René Lefèvre et pas du tout à l'idée qu'on peut se faire de lui en lisant ses romans. C'est un homme petit, sécot, au teint de cognac vieux — il est d'ailleurs né en Charente — aux yeux couleur noisette, aux traits creusés par ses vingt-trois romans.

« J'ai eu deux chances, dit-il, c'est d'abord d'avoir vécu mes deux premières années à la campagne et ensuite de ne pas avoir eu d'argent. »

La campagne l'a amarré solidement à la réalité des choses et la pauvreté l'a ballotté de métiers en métiers. Il a été gâcheur de mortier, coureur cycliste, garçon de cuisine à bord d'un cargo et commis de librairie avant d'être lui-même libraire et d'obtenir, en 1930, le prix du roman d'aventures pour « Le testament de Basil Crookes ».

Enfin, la dernière guerre lui a fait connaître deux nouveaux métiers : femme de ménage et dactylo... Il habite maintenant dans un immeuble moderne du cœur de Grenelle, non loin de cette rue du Commerce où le marché du quartier grouillant de monde est aussi pour Pierre Véry un marché de personnages de roman où il peut puiser à pleine plume.

Non, il n'a pas de recettes spéciales pour trouver ses sujets.

Il enrobe ses histoires autour d'un titre, d'un personnage ou d'un milieu qu'il étudie à fond.

On l'a vu, par exemple, suivre pendant un mois des enterrements avant d'écrire « Monsieur Marcel des Pompes Funèbres ».

Le roman littéraire l'a tenté, le roman policier lui a réussi et le cinéma est en train de se l'attacher par l'intermédiaire de son grand ami Christian Jaque.

Il a suivi la réalisation de ses derniers films, il fera les dialogues de ses prochains et si « Les disparus de Saint-Auil » ou « L'assassinat du père Noël » avaient

Instantanés

paru en librairie avant d'être transposés à l'écran. « Le Bon Dieu écoute aux portes », qu'il est en train d'écrire, connaîtra l'écran avant la vitrine du libraire. Pierre Véry devient tout doucement cinématographe. Cinématographe ? Pourquoi pas ? Un métier de plus ou de moins... Mais celui-là, Pierre Véry le fait pour son plaisir... ..Et pour le nôtre... JEANDER.

LA DÉSOBÉISSANCE EST RÉCOMPENSÉE



On tournait récemment d'importantes scènes de bal masqué pour le film « Mam'zelle Bonaparte ». Selon les ordres du metteur en scène, tous les figurants avaient mis leur masque pour tourner des plans d'ensemble. Maurice Tournier donne un d'œil et aperçoit une figurante à visage découvert.

— Eh bien ! vous n'avez pas entendu ! vous ne pouvez pas faire comme tout le monde ! Quel est votre nom ?
— Marthe Philipp, répond toute confuse la jeune fille.
— Bon, mettez-vous derrière Rouleau... nous allons faire un gros plan.
Et voilà comment on obtient l'avantage d'être remarquée quand on est désobéissante.

DE LA PART DE LA COMMUNE



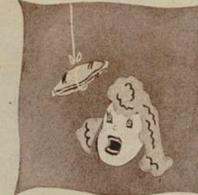
On verra dans « Ici l'on pêche » le mariage provincial de Denise Bréal et Henri Lafon. On prépare la scène dans le cadre charmant d'un village d'Ile de France. Denise Bréal est ravissante en robe de mariée. Et voici que le maire s'avance vers elle, un magnifique bouquet dans les bras :
— De la part de la commune...
Et l'on dira que M. le maire n'aime pas le cinéma !

HÉROÏSME



Les extérieurs du même film ont été tournés dans la région de Chantilly, au bord de l'Oise. Denise Bréal et Henri Lafon, qui en sont les interprètes, devaient plonger ce jour-là et tourner diverses scènes de nage. Or, par malchance, Denise Bréal avait une angine et Henri Lafon la varicelle ! Désespoir des vedettes. Inquiétudes du metteur en scène. On hésite... on discute...
Mais tout à coup Henri Lafon pique une tête dans la rivière et Denise Bréal le suit aussitôt... Imprudence peut-être, mais nos vedettes ont, avant tout, la conscience professionnelle !

BROUHAHA ET RESTRICTIONS



Dans « Mam'zelle Bonaparte », des figurants devaient, sur un coup de tambour, monter à l'assaut de l'orchestre dans un brouhaha de pas et de cris. On répète.
— Plus fort ! crie Maurice Tournier, car l'ingénieur du son ne se déclarait pas satisfait. On recommence sans plus de succès et le metteur en scène en est réduit à faire « brüiter » pour obtenir l'intensité nécessaire. Midi arrive !
— Cessons là pour ce matin, dit Tournier. Qui a faim ?
— Moi ! Moi ! Moi ! Trépignements, battements de mains. Cris unanimes.
— Eh bien ! voilà ce qu'il me fallait tout à l'heure ! s'exclame Tournier. Je saurai comment m'y prendre à l'avenir pour vous faire hurler !



Le gala de réouverture du Cinéma Raspail a eu lieu cette semaine au bénéfice des prisonniers.

AIMÉ CLARIOND qui fut Fouché, rêve d'être Molière

Ne guettez pas Aimé Clariond à la sortie du Français... Il a horreur qu'on l'attende... Mais donnez-lui rendez-vous, en face de vous, sur la scène, et assis dans votre fauteuil, écoutez-le, vous saurez ce qu'est un véritable acteur...

De la flamme, non pas un feu follet de la popularité ! Un artiste, non pas un « cabot ». On ne le voit nulle part, mais on est sûr de le retrouver chaque fois qu'il y a quelque grand rôle à incarner.

Ne le comparez pas à Raimu, cet insupportable vaniteux ; à Pierre Fresnay, ce faux modeste, à Henry Garat, ce séduisant mannequin. Avec lui, en effet, le moi s'efface en proportion qu'il l'affirme dans chacun des personnages qu'il crée.

Ceux qui l'ont vu tenir le rôle du poète Robert Browning dans « Miss Ba » n'ont pu l'oublier. Et ceux qui le retrouveront métamorphosé en Fouché dans « Madame Sans-Gêne » seront tentés de croire, s'ils ne connaissent qu'imparfaitement le plus méprisable rénégal de notre histoire, que le chef de police de Napoléon était un être capable d'un geste désintéressé... C'est qu'Aimé Clariond a joué « Fouché » tel qu'a voulu nous le dépeindre Victorien Sardou, cet illusionniste de la mise en scène.

Vous admirerez un Fouché qui n'est pas conforme à la réalité, tant s'en faut, mais qui, par le jeu nuancé de son interprétation, acquiert un modelé très personnel. Ainsi, par la puissance expressive de ses attitudes, Aimé Clariond, dans une composition conventionnelle comme « Madame Sans-Gêne », fait presque figure historique. Miracle et danger de l'art : Réussir à nous faire estimer un caractère qui fut constamment vil, cruel, lâche, abject. Clariond a doté de son âme un personnage qui n'en avait pas.

— Au lieu de l'horrible et sanglant Fouché, j'ai voulu connaître son double idéal.
Aimé Clariond n'est pas bavard. On dirait sa vie entièrement réservée à ceux dont le destin est de se prolonger par lui. Hier, il était Fouché, aujourd'hui le voici, par la grâce de « Mam'zelle Bonaparte », le duc

de Morny, ce grand personnage d'empire qui prophétisa avant de mourir nos cruels destins ; et déjà, Clariond s'apprête à se muer en Talleyrand que Chateaubriand, d'accord avec Napoléon, peignit dans un raccourci si éloquent : « De la m... dans un bas de soie ».

Clariond fut aussi Machiavel...
Comment en tant de personnages si divers ne pas égarer sa personnalité ?
Aimé Clariond nous confie :

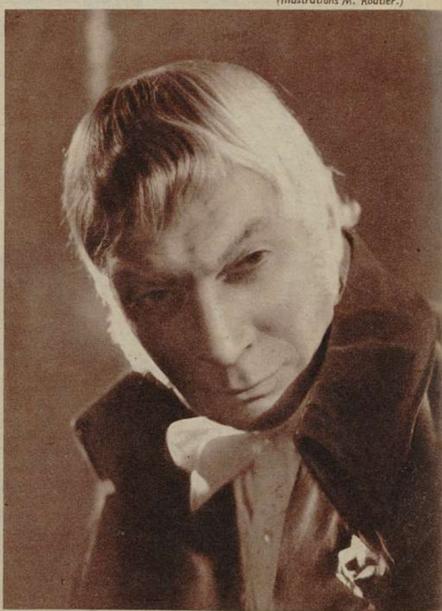
— Pour donner l'illusion d'être constamment vrai à travers des visages contradictoires, il n'y a qu'un secret, s'enfermer le plus possible dans l'humanité de chacun des êtres qu'on a pour mission de représenter. Mais ce calqué moral ne suffit pas, et si l'on n'appartient pas à la même classe physique du personnage qu'il s'agit de faire revivre, on n'aboutit qu'à une création bâtarde, car l'essentiel de la résurrection, malgré notre volonté, nous échappe. On peut avoir un exemple de ces imperfections, quand, dans un film doublé, la personnalité de l'acteur véritable ne correspond pas au son de la voix qu'on greffe sur son image. Dans l'interprétation d'un rôle historique, il se produit un décalage identique. Je puis être proche des manières de sentir de Danton et de Balzac, je ne saurais donner une illusion complète de leurs réactions parce qu'originellement, je reste très différent de leurs apparences.

— Parmi les êtres passés qu'il vous fut donné de réincarner, n'en est-il pas un qui vous hante davantage ?

— Non, car je rêve d'être surtout celui que je n'ai jamais été encore.

— Quel est ce mort illustre et privilégié ?

— Molière ! Nul ne me paraît doué d'une humanité plus riche, plus dense, plus diverse. J'ai l'obsession et aussi la terreur de cette réincarnation. Quel beau film d'ailleurs on pourrait faire avec la vie de celui qui a jalonné chacune de ses œuvres des meilleures parties de lui-même ? Joies, enthousiasmes, et souffrances plus



certains : angoisses quotidiennes d'un cœur qui avait ses lettres de noblesse ; amours pitoyables, évasion vers la hautaine patrie de l'art. Quel maître ! Quel homme admirable que celui qui raila avec « L'Avare », flagella avec « Tartuffe », désespéra avec « Le Misanthrope », et s'éleva de toute son âme avec « Psyché ». Pierre HEUZE.



Josette Dayde : Huguette.



Denise Jovelet : Une jeune fille.



Jacqueline Bouvier : Coco.



Suzanne Delporte : Clotilde.



Marianne Hardy : Roberte.

Ces jeunes filles seront demain DES VEDETTES Voici les 7 lauréates

Le jury vient de se prononcer. Ciné-Mondial a tenu ses promesses. Grâce à son concours, sept jeunes filles vont connaître une chance magnifique. Quel sera le destin de ces nouvelles venues dans l'avenir ? A elles seules, il apparaît désormais de s'affirmer.

Le choix fut des plus délicats. En effet, si des milliers de candidates se sont présentées, très peu dans l'ensemble répondaient à chacun des sept personnages qu'il s'agissait d'incarner.

Les Coco et les Mimi furent en abondance ; pareillement Roberte ; Elisabeth fut aussi très courue. Clotilde fut déjà plus rare et Huguette n'eut que peu de doubles ; mais où la difficulté fut absolue, c'est dans le choix de Rolande. Aucune des jeunes filles qui se présentèrent ne parut remplir les qualités exigées pour ce personnage. De guerre lasse, il fallut ou renoncer au rôle ou se résigner à faire appel à une artiste, qui, pour ne pas être encore étoile de première grandeur, du moins avait déjà affronté en demi-vedette les feux du studio pour remplir les conditions de notre concours.

Le jury, en l'occurrence, s'en est tiré un peu à la manière du roi Salomon, il a préféré réserver le rôle de Rolande et, pour faire sept lauréates quand même, selon les termes du concours, il a obtenu du metteur en scène qu'il y ait un rôle supplémentaire à distribuer.

Voici donc les résultats :

Mlle Josette DAYDE, 15, rue du Colonel-Moll : Huguette.

Mlle Denise JOVELET, 150, rue de Belleville : une jeune fille.

Mlle Jacqueline BOUVIER, 35, rue de la Tour, Malakoff : Coco.

Mlle Suzanne DELPORTE, 4, rue Raphaël, Asnières : Clotilde.

Mlle Marianne HARDY, 16, rue du Cherche-Midi : Roberte.

Mlle Geneviève BEAU, 4, rue de Franqueville : Elisabeth.

Mlle Simone VALERE, 56, rue Victor-Hugo, Boulogne-sur-Seine : Mimi.

La semaine prochaine, nous donnerons un reportage sur chacune de ces jeunes filles.

Ajoutons qu'il reste, en outre, une vingtaine de petits rôles à distribuer, qui seront tous choisis parmi les concurrentes de notre concours...

Parmi les sept jeunes filles choisies, ajoutons que la plupart n'ont jamais abordé le studio et ne savent même pas ce qu'est un appareil de prises de vues ; certaines ont déjà fait leurs dé-

buts sur la scène... mais toutes, au vrai sens du terme, sont des nouvelles venues...

Voilà, certes, un résultat qui prouve qu'on peut faire confiance à des inconnues. Mais d'ores et déjà, il apparaît qu'un concours destiné à des débutantes ne peut s'opérer qu'avec lenteur, contrairement à la hâte, à l'impatience qu'ont témoignées toutes les candidates. En effet, avec des photographies, on peut déjà opérer une sélection, mais elle ne saurait être absolue, du fait même que nous avons pu voir perdre pied des concurrentes dont le physique paraissait pourtant propre à tenir l'emploi de Mimi ou de Rolande... Et de Rolande, finalement, point n'y eut !

C'est pourquoi dans notre concours du « Couple Idéal » nous avons décidé d'aller à domicile, en quelque sorte, chercher le candidat et la candidate parfaits. En effet, non seulement il y aura une première épreuve photographique, mais, en outre, un jury sera spécialement établi dans chaque grande ville de France... Les jeunes filles et les jeunes gens qui seront ainsi choisis seront hébergés à nos frais à Paris pour participer au tournoi final qui consacrerait « Le Couple Idéal ».

(Photos Harcourt et Piaz.)



Simone Valère : Mimi.



Geneviève Beau : Elisabeth.



De FRÉDÉRIC LE GRAND à NAPOLEON I^{ER} ou les vedettes hantées

Otto Gebühr à la ville, et, ci-dessous dans le rôle de Frédéric le Grand, du film *Le Grand Roi*, qui passera sans doute bientôt à Paris. Cet excellent acteur a interprété pendant plus de vingt ans, tant à la scène qu'à l'écran, le rôle du héros national allemand.

alors sous le titre de *Napoléon*. Les essais furent concluants. Gance avait mis juste : Dieudonné fut un Bonaparte plein de fougue, de jeunesse ardue. Il semblait vraiment s'être identifié au personnage, en avoir pris tout à la fois les traits et l'âme : même regard qui impose, mêmes gestes de chef. On évoquait le Bonaparte de Gros... C'était lui-même, rendu par le cinéma, vivant, agissant...

Cette création devait marquer Dieudonné à tout jamais. Les premiers jours de la réalisation, Dieudonné, qui s'était mis à travailler son héros, en subissait l'empreinte. Il devenait vraiment le reflet de Napoléon. Sa femme s'inquiétait des réveries dans lesquelles il sombrait de plus en plus fréquemment. Il fallait sans doute une telle hantise pour que fut possible une aussi saisissante interprétation. Au studio, Dieudonné était

Bonaparte. Mais l'uniforme ôté, le maquillage supprimé, il restait dans la vie privée Napoléon. Son personnage ne le quittait plus, collait à lui par tous les pores, par toutes les pensées. Sans doute son bel équilibre passé permit à Dieudonné de subir pareille exaltation sans sombrer dans la folie où de plus faibles seraient tombés. La réussite de Napoléon valut bientôt à son interprète de belles offres pour tourner d'autres rôles. Il les refusa tous impitoyablement, au risque de briser sa carrière, et dans la seule volonté de rester fidèle à l'Empereur. Deux ans après, il écrivait ceci :

« ...Il n'est pas impossible que j'interprète l'avenir prochain le rôle de Bonaparte sur une scène parisienne. Mais quoi que je fasse, quoi que j'entreprenne, je m'efforcerais de mériter toujours la confiance que le grand public me témoigne sans cesse. Je ne commercialiserais pas basiquement un succès que je dois tout entier au plus grand d'entre les plus grands, puisque c'est à l'ombre de son nom que le film d'Abel Gance passe sur tous les écrans du monde. »

Albert Dieudonné devait tenir parole. Pour suivre par sa hantise, il écrivait un roman assez étrange, *Le Tzar Napoléon*, qui montrait, en une fiction moderne, un Empereur égaré dans les milieux du cinéma. Il n'accepta aucun rôle pendant dix ans. Son nom revient aujourd'hui sur l'affiche, dans la distribution de *Madame Sans-Gêne* et c'est à nouveau en Napoléon qu'il apparaît, vieilli en même temps que son personnage ; moins fougueux que le Bonaparte d'Abel Gance, mais conforme à l'image qu'il nous en a donnée et à laquelle il est resté fidèle.

PIERRE ALAIN.

... et tel qu'il fut autrefois, en Bonaparte, dans le film d'Abel Gance.



DEMANDEZ à un comédien quel rôle il rêve d'interpréter, il vous citera presque inmanquablement un personnage historique. Les êtres de légende sont trop loin de lui, le type de la rue en est trop près.

Un habile psychologue dira-t-il ce qui préside au choix du personnage et à celui de son interprète ?

Une ressemblance fortuite décide parfois de la carrière d'un comédien et presque de sa destinée. Aussi sûrement que telle vedette est vouée aux vamps éternelles, celui-ci, par la courbe du nez ou la forme de la silhouette, deviendra la réincarnation d'un homme illustre. Peut-être n'a-t-il pas tout de suite cru à lui-même. Quand on lui a proposé le rôle, il s'est dit : « Pourquoi pas ? » Il a étudié le personnage, s'est découvert avec lui certaines affinités. Le comédien s'étonne de tant de liens qui le rattachent à son modèle. Le maquilleur, le costumier font le reste. L'écran lui rend enfin, comme une glace, son double transposé. Un jour prochain, la main au gilet, il vous dira : « Je suis Napoléon !... »

Deux exemples typiques sont là pour faire la preuve du phénomène : l'un en Allemagne, et l'autre en France. Deux acteurs sont parvenus à s'identifier à deux personnages également glorieux pour l'un et l'autre pays. Une fois pour toutes, Otto Gebühr est Frédéric-le-Grand, Albert Dieudonné est Napoléon. Et cela depuis les temps héroïques du cinéma muet, sans défaillance, par une sorte de fidélité pathétique... Nous avons vu Otto Gebühr à maintes reprises sur les écrans

Albert Dieudonné, tel qu'il apparaît aujourd'hui dans *Madame Sans-Gêne*...



français, bien que sa carrière nous doit demeurer assez secrète. Né à Cologne où il fit ses études dramatiques, rien ne semblait le vouer spécialement au personnage de Frédéric. De Dresde à Berlin, il joua au théâtre les jeunes amoureux, voire même les comiques. Puis il tâta du cinéma et s'en trouva bien. Un beau jour on lui proposa de tourner *Le Grand Frédéric*... Cette illustre figure ne devait plus le quitter. Depuis ce premier essai, il incarnera au moins vingt fois le héros national allemand : *Le concert de flûte de Sans-Souci*, *la Barberina*, premier rôle ou silhouette épisodique, Otto Gebühr n'apparaissait désormais que sous l'image de Frédéric-le-Grand. C'était une consécration et, pour l'acteur, une sorte d'envoûtement. On prétendait qu'Otto Gebühr ne pouvait plus penser et agir qu'à l'exemple de son héros... Il sut pourtant s'en détacher parfois pour d'autres figures historiques, celle du Roi de Saxe, dans *Bismarck*, celle de Blicher, dans *Waterloo*, mis en scène par Carl Grünl. Il lui arrive même, comme on peut le voir actuellement dans le rôle du bourgmestre de *Femmes pour Golden Hill*, de redevenir simple bourgeois. Déchance éphémère, Otto Gebühr est à nouveau Frédéric-le-Grand, dans *Le Grand Roi*, film de Veit Harlan, que nous verrons peut-être bientôt à Paris.

Le cas d'Albert Dieudonné est encore plus saisissant. Cet excellent acteur, qui est à ses heures auteur dramatique, metteur en scène et romancier, avait déjà une longue et brillante carrière derrière lui, tant à la scène qu'à l'écran, lorsque Abel Gance lui proposa, en 1927, d'incarner Bonaparte dans le film qu'il préparait

(Photos Tobis-Cinéma et de film.)



Raymond Veyssset, sculpteur a une belle barbe... et le sourire...



Mademoiselle Éliane n'a pas de barbe, heureusement... mais elle est photogénique...



Monsieur Albert Reperillé, le sympathique président de l'U. G. E. P. et Mademoiselle Jacqueline C., étudiante en quoi ?



JEUNESSE et CINÉMA Ah! c'qu'on s'amuse avec ces étudiants

C'EST un refrain, une phrase, une scie d'autrefois, du temps des *Amants*, de Maurice Donnay, du temps de Clément Vautel, de l'« heure verte » aux boulevards, quand l'odeur du crottin de cheval sur le pavé de bois se mêlait à l'odeur de l'absinthe et des journaux tirés qui sentaient bon l'encre d'imprimerie.

Il y a moins de chevaux et, partant, moins de crottin sur le macadam — ce n'est plus d'ailleurs du macadam, mais du pavé plus dur que le cœur de nos belles, mais on s'amuse toujours avec les étudiants !

Au déjeuner d'inauguration du restaurant de l'Union générale des Étudiants de Paris (U.G.E.P.) où nous avons été aimablement convié, milieu infiniment « sympa », atmosphère excellente, ambiance très « swing ». Des personnalités, des vedettes (de la scène, de l'écran, de la radio) : le Préfet de la Seine, maints professeurs, Lys Gauty, Elyane Célis, Charpini, etc...

Fusillés par les photographes, on n'a qu'un regret, c'est de ne pas leur rendre la pareille avec un beau petit appareil caché dans sa cravate, comme dans un film de Fernandel ; mais nous sommes là pour demander à la jeunesse ce qu'elle pense du cinéma, ses goûts, ses opinions, ses désirs et ses rêves ; au dessert, le supplice de l'interrogatoire va commencer. Supplique pour eux, mettons, ennuï, car tous ces jeunes gens sont animés d'une exemplaire modestie. C'est à peine s'ils veulent dire leur nom.

Voici Mlle Alba D. ; à son avis, les femmes, au cinéma, ne valent pas les hommes ; cependant, la production actuelle, pour un peu restreinte qu'elle soit, est tout de même de qualité. Mlle Alba D. est étudiante en lettres, et elle souhaiterait que le cinéma fût bien orienté... littérairement, ce qui ne l'empêche pas d'être l'amie d'une douce gaieté et de se plaire à un bon film comique, naturellement.

Nous consultons encore M. Jacques C., étudiant en lettres, lui aussi, et lui aussi nous déclare qu'il préfère les hommes... au cinéma, bien entendu ! Mlle Jacqueline C., Mlle Eliane, étudiantes, mais foi ! elles ne sont pas encore tout à fait décidées et, ma foi ! elles ont bien le temps, et bien raison, parbleu ! M. Raymond Veyssset, sculpteur, étudiant barbu, qui

Obtient le plus grand succès auprès de notre photographe. C'est qu'on tient à la tradition ! M. Raymond Veyssset, dit « de cheval » en argot de l'École (des Beaux-Arts), c'est-à-dire un type « de première », voudrait aussi de l'art à l'écran, et le vice-président de l'U.G.E.P., M. Albert Reperillé, dont l'obligeante courtoisie a fait merveille ce jour-là, nous parle du cinéma littéraire qu'il désire voir triompher.

obtient le plus grand succès auprès de notre photographe. C'est qu'on tient à la tradition ! M. Raymond Veyssset, dit « de cheval » en argot de l'École (des Beaux-Arts), c'est-à-dire un type « de première », voudrait aussi de l'art à l'écran, et le vice-président de l'U.G.E.P., M. Albert Reperillé, dont l'obligeante courtoisie a fait merveille ce jour-là, nous parle du cinéma littéraire qu'il désire voir triompher.

Fresnay, Danielle Darrieux, Edwige Feuillère, Raimu, etc., on appelle les étoiles par leur petit nom. On bavarde et le temps passe... vite. Le travail et le plaisir, ça va très bien ensemble, et l'un n'empêche pas l'autre, au contraire, le plaisir est un adjutant, merci, mon adjutant !

Mais cela ne nous suffit pas. Et la médecine ? Et le droit ? C'est une question de facultés.

Rue de l'École-de-Médecine, ce n'est pas loin de *La Boulangère*, qui restait jadis ouverte toute la nuit au coin de la rue Racine ; on y mangeait libéralement des sandwiches à tout ce qu'on voulait.

Gérard de Nerval, un véritable amant du vieux Paris, en parlait déjà, dans les *Nuits d'Octobre*, il y a longtemps. C'est justement tout près de La Boulangère, à côté de chez Gibert, où il vient de « laver » quelques bouquins, que nous rencontrons un jeune homme, étudiant en médecine authentique; nous l'avons connu enfant, son frère, un ancien camarade. On va chez Dupont, discuter le coup... et en boire un !

— Que pensez-vous du cinéma ? disons-nous à Jean M.

Poser la question, en dépit de l'adage, ce n'est pas toujours la résoudre.

Le jeune Jean M. (troisième année) nous semble un peu embarrassé, mais il va bientôt se reprendre :

— Ce que j'en pense ? Et vous ?

— ?

— D'abord, le cinéma n'est pas, ne doit pas être une chose qui fait penser, tant mieux, car je ne sais pas si vous êtes de mon avis, mais je trouve qu'on pense un peu, beaucoup, et même... passionnément, on effleure la marguerite, on pense et on parle trop ; il faut vivre et rêver...

« Le cinéma ? Quand je sors d'une leçon d'anatomie, mais là, direct, je ne voudrais pas vous ennuyer avec des termes techniques, non, une de mes grandes joies intellectuelles, sentimentales, un de mes grands plaisirs est d'aller dans un cinéma bien tranquille, et d'y chercher, et d'y trouver des éléments d'oubli. Quand on vient d'assister à la dissection d'une femme, et d'y participer, c'est le métier qui veut ça, il est très agréable de voir, même sur la toile, une femme charmante telle que Gaby Morlay, par exemple, ou Viviane Romance, une femme enfin qui n'est pas un « sujet » à couper en quatre morceaux, et j'exagère en diminuant, une femme qui ne soit qu'un objet d'agrément !

— C'est rare, mais ça se trouve !

— Où donc, que j'y aille ?

Il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte, comme disait le condamné à mort à son bourreau, du temps de la pendaison — le bon temps, comme tous les temps, — nous sommes contraints de quitter Jean M. et, pareil à l'écolier Passereau, nous nous dirigeons gentiment vers la rue Saint-Jacques, à seule fin de voir un « droïter » ; on le rencontre chez Capoulade ; il est extraordinaire que ce soit toujours au bistrot qu'on le rencontre. Pierre P., dix-huit ans (première année) ; le cinéma, pour lui, c'est une question d'ambiance, d'atmosphère, oui, d'atmosphère. Arletty lui plaît beaucoup ; je comprends ça, il n'est pas le seul. Quand ça y est, ça y est, mais quand ça n'y est pas ! tant pis ! Il n'y a pas de code pour l'écran, et on n'a pas à le regretter ! Il faut bien s'amuser un peu, et c'est qu'on s'amuse, avec ces étudiants !

GEORGES GABORY.

(Photos N. de Morgoli.)



Prison sans barreaux était surtout un film de femmes. Roger Duchesne était cependant le partenaire d'Annie Ducaux. Il devait lui préférer à la fin Corinne Luchaire.

— Si vous voulez bien, dit Annie Ducaux, nous commencerons par le dernier film en date, *L'Empreinte du Dieu*. Ce fut un film sans histoire. Mon partenaire, celui qui était mon mari d'après le roman, était Pierre Blanchar, mais j'y trouvais également Jacques Dumesnil qui est mon ami depuis dix ans. Jacques Dumesnil et moi étions ensemble au Conservatoire. J'ai regretté que le cinéma ne nous ait pas rapprochés plus souvent. Par contre nous avons été très souvent partenaires au théâtre. Mais il est pour moi plus qu'un partenaire, je vous l'ai déjà dit, il est un ami.

Juste avant la guerre, Annie Ducaux tournait *L'Homme du Niger*. Ce qui lui valut de faire un étonnant voyage, un séjour de qua-

A Hambourg, lors des prises de vues de *Un homme de trop à bord*, Annie Ducaux (vers la gauche), René Deltgen, l'acteur allemand et Jacques Dumesnil qui jouait un rôle dans la version française.



Annie Ducaux, sans partenaire.

NOS ENQUÊTES LEURS HÉROS

ANNIE DUCAUX ET SES PARTENAIRES

tre semaines à Bamako et de retrouver Harry Baur sous les traits paisibles d'un médecin colonial. Annie Ducaux était, du reste, en face de ce partenaire, bien loin de se torturer comme elle le faisait dans *Beethoven*. Amoureuse sans espoir du grand génie allemand, incarnation du sacrifice et de la fidélité, la charmante artiste assistait, im-



son pas toujours aimants et fidèles et que les femmes elles-mêmes... Et puis, nous n'allons pas entreprendre un cours de psychologie, n'est-ce pas ? La vérité c'est que, comme j'ai eu des rôles très variés à la scène, j'aimerais avoir des rôles également variés à l'écran.

— Des partenaires variés également ?

— Des partenaires également. Mais sur ce point je n'ai pas à me plaindre. Ils ont été vraiment variés, j'en ai connu de tous les genres et de tous les emplois, quelquefois victimes, souvent bourreaux.

— Tenez, jetez un coup d'œil sur cette photographie, cette personne en perruque bouclée et en fichu de dentelle, cette personne qui jouait Marie-Thérèse d'Autriche (excusez du peu), c'est moi. C'est moi en train de photographier les jeunes premiers des deux versions allemande et française de *Nuit de Mai*. Il est amusant de reconnaître Fernand Gravey et Viktor de Kowa, que le public parisien découvre en ce moment avec *La Folle Imposture*.

Cela nous ramène loin en arrière. Entre cette période et les derniers films dont nous parlions tout à l'heure, Annie Ducaux tournait aussi *Le Voleur de Femmes* en Italie, avec Jules Berry, et plus près de nous, *Les Filles du Rhône*, avec Alexandre Rignault et Daniel Lecourtis. Le rôle de la belle et noble Frédérique convenait parfaitement à Annie Ducaux.

Écrit directement pour l'écran, sans aucune littérature de langage et d'image, ce rôle marque parmi les rôles aimés d'Annie Ducaux.

Avec *L'Empreinte du Dieu*, réalisé au pays des Flandres, Pierre Blanchar compte non seulement sur la noblesse de ses sentiments, mais sur sa grandeur d'âme, son esprit de sacrifice et d'abnégation.

Actuellement, la sensible interprète de *L'Empreinte du Dieu* tourne, sous la direction de Robert Péguy, *Papa*, d'après de Flers et Caillavet. Elle incarne un curieux personnage de Roumaine (avec accent, comme il se doit). Si les producteurs avaient un peu d'imagination, ils sauraient voir que cette belle artiste a d'autres ressources que celle de savoir pleurer avec dignité et accepter tous les renoncements.

Lorsqu'on a le plaisir de connaître Annie Ducaux, sa simplicité, sa manière directe, on pense qu'une actrice douée comme elle d'un beau et solide talent mérite en effet d'autres rôles que ceux où elle exprime autre chose que la douleur humaine.

Le cadre qu'elle a créé autour d'elle et des siens, son beau sourire clair ne laissent aucun doute sur son bonheur personnel. La vie prend d'éclatantes revanches.

Car j'aurais dû vous dire que les partenaires permanents d'Annie Ducaux sont son mari, son fils... et son chien.

Dans *Beethoven*, Annie Ducaux, amoureuse sacrifiée, voyait Harry Baur consacrer son inutile tendresse à Jany Holt.



LEURS HÉROÏNES

RAYMOND ROULEAU OU LE SECRET DES LARMES

— Si je comprends bien, dit Raymond Rouleau, vous voulez que je vous explique la technique des larmes.

— Je ne crois pas avoir demandé rien de pareil, mais il est toujours utile de s'instruire.

— Je m'explique, dit encore le protagoniste de *Premier Bal* et de *L'Assassinat du Père Noël*. Vous voulez que je vous parle des différents partenaires que j'ai eues au cours des films que j'ai tournés dans ma carrière. Si vous pensez que presque toujours j'ai tourné des drames, que mes partenaires étaient des héroïnes tourmentées ou malheureuses — horriblement malheureuses — vous comprendrez pourquoi j'ai pensé faire des larmes une question générale répondant parfaitement à ce que vous vouliez savoir.

— Mais... la technique ?

— Nous y voilà. On ne pense pas toujours qu'une scène dramatique qui dure deux minutes à l'écran demande une série de scènes et de plans différents qu'il faut recommencer souvent. La sécrétion des glandes lacrymales a une limite, n'est-ce pas ? Alors, il y a les trucs...

— Oui, la glycérine chère aux films muets.

— Pas seulement. Il faut agir selon la nature de l'interprète, et telle actrice, absolument réfractaire à l'oignon traditionnel ou à la glycérine, verse des torrents de larmes avec un soupçon de rimmel dans l'œil ou sous l'effet du menthol vaporisé. Nous appellerons ceci la méthode directe. Mais il y a d'autres moyens qui entrent dans une catégorie... morale. En premier lieu vient le recueillement personnel. Puis vient la suggestion extérieure. Pour provoquer les larmes tant attendues, le metteur en scène ou le partenaire rappelle cruellement à l'héroïne des instants désagréables ou douloureux qu'elle a réellement connus. C'est assez efficace. Et enfin, les grands moyens : les insultes et la giflette.

— Vraiment... vous voulez dire que...

— Parfaitement. Une fois dans ma vie, j'ai utilisé ce moyen extrême. J'ai dû flanquer à l'héroïne une magistrale paire de giflette. Elle a pleuré comme une fontaine.

— Tout ceci est merveilleusement instructif. Mais vous deviez nous parler de vos partenaires...

— Justement, tout ce que je viens de vous dire a un rapport direct avec votre question. Nous ne sortons pas du sujet.

— Au cours de ma carrière, j'ai eu des partenaires de tous ordres, de toutes natures, comme acteur et comme metteur en scène, et j'ai vu employer ou j'ai employé moi-même tous les moyens dont je vous ai parlé.

— Par exemple...

— Lorsque j'ai tourné *La Femme Nue*, Florelle jouait la Lolette sacrifiée d'Henry Bataille. Son rôle voulait qu'elle pleurât pendant une bonne moi-Corinne est une excessive. Quand elle parvient à pleurer, c'est avec violence. Dans *Conférences* elle s'attendrit sur ses sentiments maternels.

tié du film. Eh bien ! elle avait les larmes si faciles que la tragédie sentimentale dans laquelle elle était plongée suffisait à déclencher ses larmes.

— Vous voyez bien.

— C'est un fait exceptionnel. J'ai connu une jeune vedette, aujourd'hui disparue de nos écrans, que rien ne pouvait faire pleurer. Elle restait insensible, froide, les yeux complètement secs. Le rimmel dans l'œil restait son moyen favori. Le résultat était excellent. J'ai eu Danielle Darrieux, comme partenaire, dans *Volga en flammes*. Elle avait juste seize ans et des joues toutes rondes. Elle devait verser une larme au souvenir de son père. Cela se fit vraiment sans douleur, très gentiment.

— J'ai eu également pour partenaire à Berlin, une artiste à la beauté sculpturale. Le film s'appelait *Vers l'abîme*. Si elle a pleuré... mais non, une déesse descendue de l'Olympe ne s'abaisse pas à des moyens mortels. Au moment pathétique où une simple mortelle laisse couler ses larmes, elle esquissait un jeu de physionomie qui la rendait plus belle.

— Nous n'avons pas encore abordé les moyens « moraux ».

— Nous y arrivons. J'ai vu par exemple un metteur en scène prendre Corinne Luchaire à part et lui dire en secret des mots magiques qui la firent éclater en sanglots. J'ai vu Marie Déa pour *Premier Bal*, Yvonne Printemps pour *Le Duel*, Edwige Feuillère dans *Mam'zelle Bonaparte* employer le recueillement personnel et y parvenir fort



Raymond Rouleau ne manque pas d'humour, il ne manque pas non plus de personnalité. C'est un de nos acteurs les plus intéressants de la scène et de l'écran.



Florelle est une sentimentale. Il suffisait que Raymond Rouleau la regardât tendrement pour faire jaillir ses larmes.

bien. C'est là le travail de vraies comédiennes, celles qui donnent à leur personnage une vie intérieure qui ne se remplace pas.

— Après de telles explications, je comprends à présent pourquoi vous avez employé le mot de « technique ».

— Si vous pensez que ces gros plans se tournent généralement à trois centimètres du visage de sa partenaire, vous comprendrez comment, dans une carrière d'acteur, on a le loisir d'étudier cet instant sacro-saint où vont jaillir les larmes.

« C'est un instant que le partenaire n'est pas seul à attendre ; le metteur en scène, le chef opérateur attendent également cette minute rare où de précieuses larmes roulent sur un précieux visage.

- Mais vous-même...
- J'ai aussi essayé.
- Vraiment... de tous les moyens ?
- De tous. Vous demandez pourquoi. Mais pourquoi pas pour mon usage personnel. Il m'est arrivé rarement d'avoir à verser des larmes pour les nécessités d'un rôle, mais cela est arrivé.
- Et quel moyen...
- C'est un secret professionnel.
- Un moyen inconnu ?
- Pourquoi pas. Nous l'appellerons « le secret des larmes ».

Jean DARTIGUES.

Voici Raymond Rouleau sous les traits du « jeune premier » qu'il n'aime pas être. Mais il a aimé tourner avec Marie Déa qui, dit-il, « est magnifique ».



DANS LES STUDIOS...

A COURBEVOIE

Dans la neige... un meurtre

"PATROUILLE BLANCHE"

... Un refuge de haute montagne ; contre la pierre du chalet, des skis sont alignés. Une table, un banc, quelques escabeaux, deux ou trois couchettes. Par l'étroite fenêtre, on aperçoit les pentes blanches éclairées par le soleil oblique et tout autour du chalet une neige... de sable fin recouvre le sol.

Mais voici qu'un homme pénètre dans le refuge, une femme évanouie dans les bras. Il dépose son fardeau sur la couchette, une faible plainte s'échappe des lèvres de la victime ; sur la tempe, un peu de sang coagulé... Nous sommes en plein drame. Le sujet est en accord avec le cadre...

Une intrigue policière autour d'un barrage en construction, mais la Patrouille Blanche aura au moins cette

originalité : le personnage mystérieux sera le policier et non pas l'assassin. C'est lui que l'on cherchera à découvrir parmi les comparses, chacun d'eux pouvant être le détective. Il s'agit d'un trust de pétroles dont les intérêts s'opposent à l'établissement du barrage qui doit produire une force motrice considérable. Le beau cadre de la montagne mettra dans la majeure partie du film sa lumière, son air vivifiant. Nous avons tourné de magnifiques scènes d'extérieurs dans la vallée de Chamonix, des descentes à ski avec les meilleurs recordmen...

Jacques Séverac qui nous donne ces détails a fait l'adaptation du scénario d'Amédée Pons et c'est Christian Chamborant qui met en scène.

L'évanouie s'est réveillée ; nous reconnaissons la charmante Junie Astor, en costume de ski — décidément nos vedettes aiment porter la culotte — souliers ferrés, foulard noué sur la tête... Le sauveteur est Lucien Dalsace qui reprend goût au studio après l'avoir longtemps abandonné.

— J'étais chargée de faire disparaître ce bel ingénieur, nous confie Junie Astor, et j'en suis tombée amoureuse, ce qui pour une « vamp » — car je suis une détestable vamp — est la pire trahison... Aussi, vous voyez ce que j'y gagne, une balle dans la tête au cours d'une descente de ski... J'en mourrai dans un instant et voici mon assassin...

L'assassin ne tourne pas aujourd'hui. C'est Sessue Hayakawa que nous n'avons pas vu depuis longtemps dans nos studios.

La Patrouille Blanche emprunte son titre à l'équipe de secours dont on verra les prouesses du sauvetage de Junie Astor descendue en trainau par les skieurs.

— Vous savez, nous a-t-elle dit fièrement, on ne m'a pas doublée pour cette scène et je n'ai pas eu peur... Pourtant, la descente était rapide et les pentes un peu vertigineuses. Mais quel beau séjour nous avons fait!

Junie Astor est au mieux avec son "assassin", Sessue Hayakawa.



Christian Chamborant et quelques-uns des interprètes de "La Patrouille Blanche" : Le Vigan, Junie Astor et Lucien Dalsace.



A COURBEVOIE PIERRE DUX ET ANNIE DUCAUX jouent les fermiers...

Une vaste salle commune qui sent la campagne française, l'étable, le bon pain... Les meubles sont ceux que l'on peut voir encore au fond de nos provinces, solides, trapus, faits pour durer. Dans l'énorme cheminée, les bûches sont prêtes pour le prochain foyer. Par delà les fenêtres ouvertes au grand soleil, on aperçoit toute la montagne avec ses hameaux, ses pâturages.

Douceur de l'illusion ! Nous sommes dans la métairie du jeune vicomte de Larzac qui semble un adepte convaincu du retour à la terre. Pierre Dux a tout à fait l'allure du gentilhomme campagnard.

— Un beau rôle, nous dit-il, surtout par les temps qui courent... Vous n'avez pas vu ma basse-cour, mon clapier ?

L'odeur de ferme n'était donc pas entièrement une illusion. Dans la cour, poules et poussins s'ébattent dans une liberté relative sous l'œil inquiet du régisseur soucieux qu'un pensionnaire ne disparaisse pas soudainement. Quant aux lapins, ils ont été prêtés par une brave concierge qui a délégué son mari et son fils au studio pour veiller sur les précieuses figurants.

Pierre Dux se consolera de ne pouvoir leur faire un sort ; n'a-t-il pas une charmante voisine qui vaut mieux que toutes les ressources alimentaires ? Cette voisine, c'est Annie Ducaux, grande, bien prise dans un pull-over et une culotte de cheval, très « sport » elle aussi. Plus heureuse que son partenaire elle croque à belles dents les grains du raisin d'accessoires.

Et tandis que Robert Péguy prépare la scène, nous apprenons que ce film baigné de soleil sera aussi éclairé de sourires. Papa, adapté par Léopold Marchand, d'après la pièce de Fiers et Caillavet, nous et dénoue une intrigue sentimentale dont le cadre campagnard n'est d'ailleurs qu'une des faces.

Après d'eux, on verra encore Blanche Brunoy, en petite paysanne ; Léon Bélières, en truculent curé de village ; Alerme, Germaine Laugier, de Livry...

AUX BUTTES-CHAUMONT ...le problème des loyers a été résolu par Pierre Larquey...

Jamais sans doute on n'a vu au studio pareil décor : une baleine, ni plus, ni moins, grandeur nature et dans laquelle Jonas tiendra sans peine, même s'il est père de famille nombreuse.

En l'occurrence, Jonas a pris les traits de Larquey, un Larquey de la meilleure tradition, clochard et bonhomme, très occupé à consoler Irène Bonheur d'un gros chagrin... La baleine n'est pas achevée, mais on tourne à côté dans un petit décor, bien étroit pour Pierre Caron qui mène son film à folle allure, jouant avant les acteurs, apostrophant les machinistes, émailant les répétitions des gauloiseries qui ont fait sa renommée !

— Comment voulez-vous que je pleure ? s'exclame Irène Bonheur. Vous dites toujours des bêtises ! En attendant, Larquey va jeter sur sa baleine le coup d'œil du locataire en mal d'installation.

— Mais oui ! ça ira, c'est plus confortable que les ponts...

Peintres et machinistes mettent la dernière main au décor et figent les détails avec amour. On n'a pas tous les jours l'occasion de préparer un logement de ce genre...

Cela pourtant n'empêche pas de travailler.

— En piste, mes enfants, s'écrie Pierre Caron.

On règle les lumières, ce qui ne va pas sans peine, car la girafe persiste à jeter son ombre sur quelque coin du décor. Il s'agit ici de la hampe du micro, mais l'on pourrait confondre, car la girafe, son camarade l'hippopotame et tous les animaux du Zoo auront leur rôle — et quel rôle — dans le film de Pierre Caron.

— Charmants camarades, nous assure Larquey. Chacun s'est bien comporté et semblait ravi de faire ses débuts au studio. Quant à mon personnage, c'est celui d'un brave clochard qui, pareil à Jonas, a élu domicile dans le ventre d'une baleine.

« On l'a trouvé tout gosse, le jour de la Saint-Barnabé, sur le boulevard des Batignolles. Alors, comme il n'avait pas de nom, n'est-ce pas, on l'a appelé Barnabé Tignol... Barnabé Tignol, hein ! ça ne sonne pas mal... »

Et Larquey, tout content de son personnage, se remet au travail. Irène Bonheur, en larmes, reconstruit le brave

Barnabé. Va-t-il laisser tant de chagrin s'épancher sans essayer de consoler la pauvre enfant ?

— Il ne faut pas pleurer comme ça, voyons... qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ? Un petit sourire, allons, un petit sourire...

Le sourire s'ébauche sur le visage défat. Comment pourrait-on résister à la bonhomie de Larquey-Barnabé Tignol ?

PIERRE ALAIN.

Mais oui, dit Larquey, c'est ici la "Pension Jonas".

(Photos de Margoli.)



CE N'EST PAS MOI...

QUI EST LE FINANCIER ? QUI EST LE RAPIN ?

CAMBO ? BARDAC ? C'EST MOI ! dit enfin JEAN TISSIER



Le matin, l'homme d'affaires gourmande sa secrétaire. Mais pourquoi dine-t-il avec elle le soir ?



Grand décor cette semaine sur le plateau des Buttes-Chaumont où Jacques de Baroncelli achève les prises de vues de son film : *Ce n'est pas moi*...

Le cabaret artistique du « Poisson volant » connaît l'affluence des heureux jours. Dans la vaste salle du dancing aux décorations blanc et or, une foule élégante se presse au bar.

Barman et serveurs s'affairent ; un amusant petit chasseur, tout de rouge vêtu, va d'une table à l'autre, avec l'agilité d'un cycliste d'avant guerre au milieu des voitures.

Comme on dit au studio, « l'ambiance » est parfaite. Mais auprès de ce monde chimérique et charmant, celui de la coulisse n'est pas moins actif. Baroncelli et son état-major de techniciens juchés sur un praticable, évoquent le poste de commandement d'un paquebot très luxueux.

Soyons sans crainte, le navire touchera à bon port ! Après les plans d'ensemble, la caméra s'est approchée d'une table, bien indiscrètement, semble-t-il, et le micro, suspendu au-dessus de la tête des dîneurs, ne nous laissera rien ignorer des propos qu'ils échangeront.

Couple sympathique du reste : Gilberte Génat en robe du soir, Jean Tissier tiré à quatre épingle, ayant abandonné, cette fois, la nonchalance que



(Photos Eclair-Journal.)

Homme de ménage ? ou homme d'affaires. Vêtu d'un sweater déformé ou d'un veston bien coupé... Sérieux ou bohème. Qui est-ce ? "Ce n'est pas moi" ... ou plutôt c'est lui... Jean Tissier qui semble dire devant son double : — "Il me semble que j'ai déjà vu cette tête-là quelque part ?"



blonde secrétaire ici présente, — « ce n'est pas moi »...

« Bien entendu, dans le film, c'est moi... Cambo et Bardac qui se ressemblent comme deux frères jumeaux, c'est moi, c'est toujours moi... »

Quant à Gilberte Génat, c'est une secrétaire comme en voudraient tous les hommes d'affaires.

Finira-t-elle, comme dans les belles histoires, par l'épouser ?

— *Ce n'est pas moi* est une comédie, mais c'est mieux que cela, assure Jean Tissier, c'est une fantaisie qui court, virolyte, tourne, revient... »

Ce serait sans doute gâter votre plaisir que de dévoiler ici les amusantes péripéties du scénario. Disons seulement qu'il se déroule en deux milieux bien différents : celui de la haute finance avec ses combinaisons plus ou moins franches, et celui de la bohème artistique où règnent les peintres méconnus — ou qui croient l'être — les ratés imprévoyants, les modèles charmants et légers...

Jean Tissier, héros tour à tour de l'un et de l'autre, mêlera les erreurs d'apparence aux erreurs psychologiques et montrera les inconvénients et les surprises que réservent à leur clientèle un financier devenu rapin et un peintre devenu homme d'affaires.

Mais le fil conducteur de l'intrigue, c'est Quincampoix, frère de lait du milliardaire, incarné par Victor Boucher, ce qui nous promet du bon temps. Dans ce même décor du « Poisson volant », nous assisterons à une scène d'ivresse particulièrement corsée !

Enfin, le duo comique Jean Tissier-Victor Boucher aura dans ses mille et une aventures des comparses de qualité avec Ginette Leclerc, modèle de Montparnasse, Marcel Vallée, Guy Sloux et Palau, bohèmes toujours en mal de diners ; Léon Bélières, André Carnège, Louvigny, André Nicolle, Paul Faivre et Maxime Fabert, financiers et policiers manœuvrés comme pantins au bout du fil par Cambo-Bardac et son conseiller Quincampoix...



Annie Ducaux et Pierre Dux, le fils de "Papa", jouent les campagnards. Retour à la terre...





Henri Fescourt dirige une scène de *La Maison du Maltais*, film muet de la belle époque.

SORTI de terre — sa première apparition au public eut lieu dans un sous-sol — le cinéma ne fut guère accueilli dans les débuts que dans les foires. Il était moins spectacle qu'hibitions. Or il n'a pas encore quarante ans et il a déjà ses temples et ses « Grands Prêtres » (1).

Ses grands Prêtres, vous les connaissez, nous vous en parlons dans chaque numéro ; qu'ils soient acteurs, techniciens, producteurs, tous continuent à lui donner un essor de plus en plus grand.

Mais de ceux qui furent ses défenseurs des temps héroïques, qui s'en souvient?... Peu se souviennent de Georges Monca, André Heuzé, Cappellani, qui furent les collaborateurs de Ch. Pathé, de Pouctal, de Méliès, d'Emile Colh et de bien d'autres...

Aussi, aujourd'hui, nous allons essayer de vous faire revivre un peu du passé en vous présentant un de ceux qui fut parmi les Anciens et qui reste pourtant du Présent.

Il a pour nom Henri Fescourt ; sa taille moyenne, sa carrure qui devait être un peu plus forte avant les restrictions, sa bonhomie et de l'exacitude dans le détail, tout ceci contribue à nous rendre encore plus sympathique ce metteur en scène de...ante ans. Ne disons pas son âge car il est encore jeune, ce réalisateur des temps héroïques. Il aime aider les jeunes de son métier ; ce n'est pas nous qui le disons, mais Marcel Carné dans un article paru il y a quelques années.

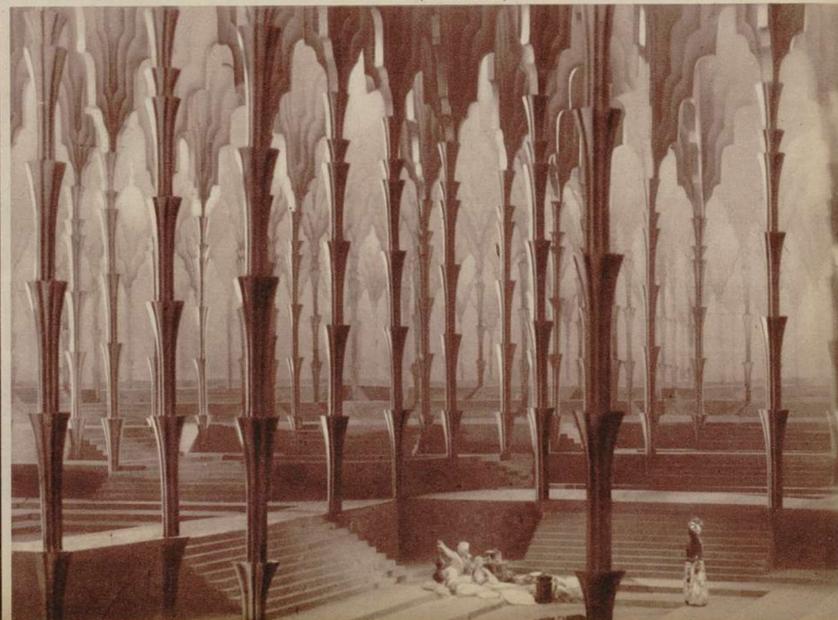
Henri Fescourt, après avoir fait quelques films d'importance moindre, partit étudier les différents modes d'expression du cinéma en Angleterre, puis à Stockholm. Il revient et nous donne coup sur coup *Mathias Sandorf*, une réalisation qui fut pendant six mois passés les beaux jours d'une salle qui, depuis, a changé de destination scénique : le Cirque d'Hiver. La distribution comprenait Romuald Joubé, J. Toulout, André, Vermoyal et Djemi Anik. *La nuit du treize* suivit (Yvette Andreyor, J. Toulout, Vermoyal et le regretté André Dubosc). A ce moment, Rome l'attire ; il dirige une superproduction dont le nom de la vedette est perdu dans la nuit des temps : Stewart Rome.

Tina Meller, héroïne de *La Maison du Maltais*.



Lil Dagover, dans *Le Comte de Monte-Cristo*, a revêtu une robe d'un tissu brillant ; effet réalisé pour la première fois à l'écran par Fescourt. Jusqu'alors on craignait le halo du lamé.

Ci-dessous, un décor d'une stylisation audacieuse, dans le même film, où un jeu de glace est heureusement employé.



Que deviennent ceux d'hier ?



HENRI FESCOURT

Enfin il entre au service des Ciné-Romans chez Ch. Pathé et tourne successivement *Rouletabille*, *Mandrin*, *Les Grands*, avec J. Helbling, Max de Rieux et Henri Debain, *Le fils d'Amérique*. Puis, c'est la deuxième version des *Misérables*, où il nous révèle celui qui, depuis, n'a cessé de s'affirmer, Gabriel Gabrio ; celui-ci fut entouré de Sandra Milowanoff et de J. Toulout ; *La Glu*, avec Germaine Rouer ; *La Maison du Maltais*, qui eut pour protagoniste Tina Meller, la sœur de Raquel Meller qui, alors, triomphait dans « La Violette ».

A ce moment, il manque faire *Casanova* que fit plus tard son assistant René Barberis qui, depuis, est devenu metteur en scène à son tour.

Il s'en console en faisant la première version de *L'Occident*, qui coûta des millions ; J. Catalain et L. Dalsace en furent les interprètes. Puis et enfin *Monte-Cristo*, qui devait être son dernier film avant une maladie qui le tint éloigné pendant quatre ans des studios. Ce fut un film de vedettes : J. Angelo, le jeune premier tant regretté ; Lil Dagover qui, depuis, a fait son chemin, et quel chemin... ; Bernard Goetske, Mary Glory, Michèle Verly, Gaston Modot et Henri Debain.

Enfin, il reprend le métier. Le parlant a fait ses preuves. Il faut de nouveau se mettre au courant et il reprend une de ses réalisations, *L'Occident*, puis il dirige *Bar du Sud* et enfin *Face au destin*, le dernier qu'il fit avant la guerre 1940.

Maintenant, à nouveau, il reprend le stylo, le papier, les croquis et la caméra et va entreprendre son dernier-né entre ses mains : *Vie privée*. Vies privées d'hommes, de femmes, d'un métier qu'il aime par-dessus tout, le sien, celui du cinéma. Les interprètes en seront : Marie Bell, Blanchette Brunoy, Ginette Leclerc, Jean Galland et Rullier.

Mais, dites-moi, monsieur Fescourt, une anecdote ; vous n'avez pas une anecdote ?

— Des anecdotes, j'en ai cent, j'en ai mille, mais excusez-moi, je ne peux vous les raconter moi-même car j'ai à discuter des angles de prises de vues avec mes opérateurs. Mais tenez, voici Henri Debain, un de mes amis de la première heure, lui va vous en conter une. Henri, raconte l'aventure qui nous arriva dans *Les Grands*.

— Mais dis, ce n'est pas moi que l'on interroge...
— Tant pis, raconte quand même...
— Voici. Nous tournions à cette époque *Les Grands*, avec de Rieux et Jeanne Helbling. Nous nous trouvions sous les arcades d'un cloître qui devait figurer le préau du lycée. Mon mouvement était le suivant : je devais venir calmement en réfléchissant vers la caméra. C'était très facile, mais Fescourt ne fut pas satisfait et me demanda de recommencer. Je m'en retournais et je ne sais pourquoi, en marchant, j'esquissais un petit entrechat. L'opérateur ayant remarqué cette scène continua de tourner et ne nous le dit que le soir. Fescourt décida que l'on intégrerait ceci dans le film, histoire de s'amuser. Mais le jour de la projection arriva et le dernier montage devait passer devant J. Sapène, alors directeur des Ciné-Romans. Alors, il se passa une chose épouvantable : nous avions oublié de retirer le bout fatal. Par bonheur, Sapène ne s'en aperçut pas et Fescourt, sitôt la fin de la projection, alla supprimer le plan fatal. Mais cela ne fait rien, nous avions eu chaud, car l'on ne badinait pas toujours dans la grande maison Pathé.

Mais n'oublions pas que si Henri Fescourt réalisa de nombreux films, bien de ceux-ci furent repris en parlant. Ceci prouve que leur trame était solide et pouvait donner lieu non pas à un film, mais bien à deux ; l'un ne nuisant pas à l'autre, car chacun d'eux marque un temps dans l'histoire du film.

JACK FORS.

(1) H. Fescourt, *Le Cinéma*, Editions du Cygne.

(Photos Archives.)

La Corvelli s'est fait habiller A PARIS

Au début du siècle dernier, une grande cantatrice fit une carrière éblouissante sur les grandes scènes d'Europe. Déjà, à cette époque, le renom de nos couturiers avait conquis le monde et la Corvelli, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, vint à Paris pour commander la robe qu'elle devait porter dans *Semiramis*, de Rossini...

...En 1941, la Corvelli va revivre à l'écran et c'est l'incomparable artiste Zarah Leander qui va lui prêter son visage expressif et sa voix prenante dans le film *Le Chemin de la Liberté*. Et, renouant ainsi une tradition, Zarah Leander a voulu que sa robe soit faite à Paris, et c'est une des raisons pour laquelle nous avons eu le plaisir de la recevoir, il y a quelque temps. Evidemment, ce n'est pas parce que l'on est une grande star de l'écran que l'on n'en est pas moins femme et, profitant de l'occasion, Zarah Leander a fait une ample provision de robes, manteaux et chapeaux... « Il n'est chic que de Paris ! »

Un indiscret reporter l'a suivie au cours de ses pérégrinations, pendant une matinée, chez les « maîtres » de la mode. Voici en quelque sorte son... « carnet de route ».

Zarah Leander ne porte pas de lunettes noires pour passer « incognito »...



... puisqu'elle les a gardées pour essayer...

9 H. — J'attends déjà depuis trois quarts d'heure l'arrivée de la Corvelli, pardon ! de Zarah Leander. Viendra-t-elle ? L'inquiétude me gagne et pourtant le tuyau est sérieux !

9 H. 1/4. — Elle viendra ! Elle viendra ! Elle viendra !... (J'applique la méthode Coué, on ne sait jamais !)

9 H. 1/2. — Enfin, la voici !... Non !... ce n'est pas elle ! Aurais-je déjà des mirages ?

10 H. moins 5. — Je commence à avoir des sueurs froides... et, comme le temps n'est pas très chaud, c'est complet !... Et dire que je suis dans la rue de la Paix !... Ironie du sort des pauvres journalistes.

10 H. 8. — Tiens, quelle jolie femme ! Mais pourquoi donc s'affuble-t-elle de lunettes noires, le soleil n'est pourtant pas reluisant ?... Elle me sourit !... Ai-je donc l'air ridicule avec mon appareil photographique accroché autour du cou... Le chasseur qui vient de lui ouvrir la porte de la maison de couture me fait signe !...
... Hein ! Quoi ? C'était elle ! Eh bien mon vieux, je vous dois une fière chandelle !

10 H. 20. — Ouf ! Cette fois-ci, je suis dans l'antre de la mode et, du coin dans lequel une charmante jeune fille vient de me placer, je vois... tout !
Depuis la « première » jusqu'à la moindre « petite main », tout le monde s'affaire autour de Zarah Leander. Dans son choix, elle fait preuve d'un goût très sûr et montre qu'elle apprécie l'élégance rehaussée par ces détails ravissants que peuvent seuls imaginer nos couturiers parisiens.

Evidemment, je suis très ennuyé pour vous décrire sa robe, n'étant pas très connaisseur en matière d'étoffes. Aussi, je vais demander quelques renseignements « techniques »...

... Voilà, la grande robe du soir de la Corvelli, aux mouvements majestueux, est faite de dentelle et de jersey noir. La jupe est ornée de panneaux de dentelle, terminés par des coques de dentelle s'agrandissant dans le bas. Le corsage de jersey moule le buste avec un fort joli mouvement de souplesse à la taille. Une résille noire, agrémentée d'un nœud de velours placé sur le haut de la coiffure, encadre joliment le visage. Suis-je calé maintenant ? Ma femme sera bien étonnée en lisant cela, elle qui me reproche toujours d'être par trop indifférent aux choses de la mode !

Midi 20. — C'est fou ce que le temps passe vite ! Et les essayages sont loin d'être terminés ! Après avoir essayé une grande cape d'hermine blanche aux amples godets pour aller avec sa robe, Zarah Leander a successivement endossé un manteau de lainage, garni d'un renard argenté décoloré, plusieurs robes d'après-midi et

... la robe et la cape de « la Corvelli » !



un ensemble tailleur en drap bleu aux lignes simples et classiques. Mais la voici qui se prépare à partir...

... Ce n'était qu'un faux départ. Car nous voici maintenant chez les modistes. Si j'étais subjugué aux calembours, j'ajouterais en parodiant Mac Mahon : « Que de chapeaux ! Que de chapeaux ! »

2 H. — Le choix est difficile et c'est à croire que lorsqu'une femme rentre ici, elle oublie même l'heure du déjeuner. Et j'ai une de ces faims ! Mais il me faut avouer que le spectacle vaut la peine d'être vu.

« Elle » est charmante, avec sa façon de faire la moue, lorsqu'elle trouve un chapeau par trop excentrique.

...Ha ! Celui-ci me semble lui plaire et, de fait, il lui va très bien. Ce bouquet de fleurs, sur lequel est posée une voilette impalpable, égale admirablement son visage formé d'optimisme et de confiance dans l'avenir.
« C'est lui que son cœur a choisi » et elle le garde sur sa tête ! C'est le moment de lui demander ses impressions.

Mais catastrophe ! Je m'emmêle les pieds dans un amas de cartons vides et, avant même d'avoir pu faire un mouvement, elle a déjà disparu ! Tant pis, vous ne saurez jamais ce qu'elle aurait pu me répondre ; et c'est la conscience tranquille du devoir accompli que je m'en vais enfin déjeuner !

(Photos Ufa ACE.) Guy BERTRET.

Ce chapeau n'a pas l'air de séduire la grande vedette !



LES FILMS

substituent sous la houppelande et sous la barbe d'un Père Noël de fantaisie.

Mais il y a aussi de la poésie grâce à certains personnages qui rêvent éveillés. La jolie Catherine, jeune fille immatérielle qui échappe aux contingences terrestres, et semble vivre dans un monde à part ; le baron qui a pris le goût du silence et de la solitude en faisant trois fois et plus le tour de la terre, et le tendre fabricant de mappemondes qui rêve tout haut pour les enfants du village et parcourt la machine ronde, du bout de ses pinceaux.

Et puis il y a la réalité... presque du réalisme, des scènes enfantines fraîches et spontanées, une enquête policière que mènent comme ils peuvent le maire et ses conseillers, un voleur à découvrir, un assassin à démasquer.

Une composition qui man-
quait à l'abondante carrière
d'Harry Baur : Le Père Noël.



Photos
Continental-Film
et Tobis-Cinéma.
Willy
Forst dans
"Opérette."

L'ASSASSINAT DU PÈRE NOËL

On a bien fait d'assassiner le Père Noël puisque cela nous vaut un tel film. C'est le meilleur, jusqu'à présent, de la nouvelle production française.

Christian Jaque qui se hisse, film par film, à la tête des metteurs en scène français, a su mêler admirablement différentes atmosphères et accumuler les péripéties sans nuire à la clarté de l'ensemble et à son impeccable unité!

Il y a du fantastique dans cette histoire qui se déroule dans un petit village de Savoie où les fous et plus simplement les illuminés et les rêveurs ne manquent pas. Des ombres se glissent dans la nuit blanche de neige ; des portes s'ouvrent toutes seules ; la lépre est dans le château dont l'hôte est revenu sans prévenir, après dix ans d'absence ; la folle du village poursuit un chat infernal que personne n'a vu et différentes personnes se

Un couple sympathique, celui d'"Opérette" : Maria Holst et Willy Forst.



entre Catherine la rêveuse et le réaliste maître d'école, la ronde du Père Noël chez les enfants du village, le récit de l'in vraisemblable randonnée des gendarmes à travers la montagne, ou la scène de théâtre que sur une pirouette ? J'en oublie... Et je vous laisse le soin de choisir, le soin aussi d'affirmer votre préférence entre tant de comédiens qui contribuent à la qualité du film ; entre Harry Baur qui se donne tout entier dans un rôle qui l'identifie à Raimu, et Raymond Rouleau qui est remarquable comme il sait l'être chaque fois qu'un rôle lui va bien ; entre Renée Faure, dont les promesses sont sur le point d'éclater, et Marie-Hélène Dass qui a un rôle bien difficile ; entre l'étonnant Robert Le Vigan, Fernand Ledoux trop sacrifié, Jean Brocard qui se rapproche peu à peu des grands rôles, Jean Parédès, Hélène Manson, Marcelle Monthil, Sinoël, Marcel Perès, Bernard Blier. Tous ont droit à nos compliments, du plus grand au plus petit.

OPÉRETTE

Toutes les opérettes viennoises en une seule ! La magie du cinéma a permis cela. Elles défilent toutes, une à une, de *La Chauve Souris* au *Baron Tzigane*, en une suite glorieuse de « premières » qui jalonnent la carrière fastueuse de Franz Jauner, roi de l'opérette.

En réalisant ce film résonnant d'une musique ruisselante de joie, d'airs célèbres, de valse tournoyantes, Willy Forst a prouvé qu'il était, à son tour, un roi de l'opérette, mais, cette fois, de l'opérette cinématographique. Aussi bien la première partie de son film est-elle la meilleure. Elle est gaie comme la jeunesse, heureuse comme la réussite, vivante comme l'optimisme et nous entraîne dans un univers enchanté et turbulent où Johann Strauss et Suppé orchestrent la fête. En même temps, elle mène Franz Jauner qui vient de découvrir l'opérette viennoise, au succès d'abord, à la gloire ensuite.

La deuxième « création » de *La Chauve Souris* est le jeune metteur en scène un super *opéretteur* au goût de la mode, pour faire la nique à Marie Geisinger, directrice du Théâtre An der Wien où l'opérette de Strauss vient d'être créée sans succès, a un mouvement, une fougue, un éclat, un débordement de vie, dignes de Franz Jauner lui-même.

La deuxième partie est dramatique. C'est le récit de l'amour malheureux de Franz Jauner pour Marie Geisinger, sa déchéance lorsque, rendu responsable de l'incendie du Ring Theater, il est condamné à la prison et hué par le public, et, enfin, sa réhabilitation.

Il y a évidemment rupture avec le début. Un décalage se produit entre l'ivresse étourdissante que l'on vient de traverser et l'apparence statique de ce drame qui devait évidemment aboutir à un dénouement logique.

Opérette n'en est pas moins un admirable document sur cette époque joyeuse de la vie de Vienne. Willy Forst y a dépensé beaucoup d'esprit, d'adresse et de faste. Des détails charmants, des notations esquissées, des trouvailles heureuses, abondent tout au long de ce film qui résume une étonnante carrière d'artiste.

Willy Forst prête également à Franz Jauner son talent de comédien. On remarque la précision de son jeu, la justesse de ses attitudes et l'expression de son visage aux minces lèvres moqueuses, au long nez insolent, aux yeux brillants de malice. A ses côtés, la belle Maria Holst, la tendre Dora Komar, l'excellent Paul Hörbiger dépensent des talents variés mais certains au service de cette belle réalisation toute sonore encore de tant de succès d'autrefois.

DIDIER DAIX.

DE LA

Le roman de Pierre Véry offrait une riche matière. Le scénariste Charles Spaak a su l'utiliser avec beaucoup d'intelligence et l'enrichir d'un dialogue brillant. D'autre part, le metteur en scène Christian Jaque, avec la collaboration d'un opérateur de classe qui se nomme Armand Thirard, d'un décorateur de talent qui est Guy de Gastyne et d'une troupe d'excellents interprètes, en a fait un grand et beau film débordant de pittoresque.

S'il a des défauts, il sait bien les cacher. C'est tout un art. Il a surtout le don de plaire. Tout, à chaque instant, flatte l'œil, charme l'esprit, touche le cœur, attire l'attention, éveille l'imagination. Entre tant de scènes réussies, quelle est la plus séduisante ? Quel est le plus beau joyau de cette couronne d'images ? Est-ce l'histoire de Fi-Tchéou, le retour du baron dans son château abandonné, le tendre entretien

SEMAINE

Le CHEMIN DE LA LIBERTÉ

RÉCIT CINÉMATOGRAPHIQUE (3)

de JEAN VALROGER, d'après
le film de ROLF HANSEN

RESUME

Le baron Detlev von Blossin a épousé à Vienne une célèbre cantatrice, la Gornelli, mais il voudrait rentrer en Poméranie avec sa femme. Antonia lui a laissé espérer qu'elle abandonnerait le théâtre. Au dernier moment, elle signe un nouveau contrat avec son directeur...

DISTRIBUTION :

Antonia : Zarah Leander.
Detlev : Hans Stiwé.
Oginski : Siegfried Breuer.
Louise : Eva Immermann.

— Comment cela ? Quand je suis venu la dernière fois d'Italie, c'était le grand amour entre eux. Antonia ne doit-elle pas tout à Oginski ? N'est-ce pas lui qui l'a sortie, lancée, imposée en Autriche ? N'a-t-il pas dépensé pour elle des sommes folles ?

— Les femmes, mon cher, sont ingrates. Depuis qu'elle est mariée, Antonia n'appartient plus qu'au baron von Blossin. Et je vais même vous révéler quelque chose : non seulement c'est la première visite qu'Oginski lui fait depuis son mariage, mais encore est-il venu sans invitation. Je l'ai entendu moi-même s'excuser auprès d'Antonia...

Cependant, à l'autre bout du salon, Oginski a été abordé par le fameux Marchandl, un gros fibustier de la Bourse, un célèbre écumeur de l'épargne. Et Marchandl lui dit, tout soufflé :

— Monsieur le comte, grosse nouvelle ! Rothschild a abandonné les affaires de Metternich et celles de la cour ! Et puisque Rothschild flaire toujours le vent, il vaut mieux, je crois, que nous les abandonnions nous aussi !

Oginski ajuste son monocle et toise son interlocuteur avec une insurpassable hauteur.

— Des bêtises ! Je viens à l'instant de recevoir les nouveaux ordres de Bourse du chancelier de l'Etat, prince Metternich. Ne croyez-vous pas que le chancelier de l'Etat veille à ce que Metternich gagne des sous ?

— Metternich spécule bien, monsieur le Comte, mais Rothschild spécule mieux. La Bourse soutient encore le gouvernement, mais elle le soutient

comme la corde soutient le pendu. Et puis, ne savez-vous pas que des émeutes viennent d'éclater dans les faubourgs, en province ?

Mais Oginski a déjà retrouvé sa superbe.

Et se tournant vers Antonia qui vient de rentrer dans le cercle de ses invités comme une souveraine apparaît au milieu de ses courtisans :

— Vous nous voyez, madame, prosternés à vos pieds pour vous supplier de nous chanter quelque chose !

CHAPITRE IV

Retour au bercail.

Vienne est déjà loin, avec ses guinguettes au bord du Danube, ses valse vaporeuses et ses bals masqués sur le Prater. Le pays du houblon a succédé à celui de la vigne. La forêt de Bohême s'est ouverte devant la diligence de Detlev, puis la Saxe l'enveloppée de ses brumes.

Paysages que Detlev connaît bien, paysages qui respirent la discipline, le labeur, la sagesse. Regarde-t-il derrière lui ? Sa vie à Vienne lui apparaît déjà comme un rêve. Rêve confus, absurde, bigarré, traversé de musiques tour à tour âpres et langoureuses : hongroises, tziganes, italiennes. Au centre du rêve, il y a une image que Detlev ne peut pas oublier, qu'il revoit chaque fois qu'il ferme les yeux. Antonia, Antonia, Antonia...

Voici maintenant une odeur marine, encore lointaine, déjà forte, qui accueille le voyageur ; la diligence est entrée en Poméranie.



Von Blossin a retrouvé au pays sa vieille mère et une charmante cousine.

Detlev revoit des villages qui lui sont familiers, des paysans qui lui sourient en agitant leurs casquettes. Bientôt, Blossin... Il va falloir lutter, travailler...

« Bienvenue aux jeunes mariés. » La voie qui conduit de la grille de la propriété de Blossin à la maison seigneuriale est pavée, ornée de guirlandes. Dans la cour, toute la population du bourg est massée. En tête : M. le sous-préfet Schnäbel avec son fils Achim, le vieux docteur Henstus, le maire, l'instituteur, le capitaine des pompiers, le pasteur. Toutes décorations dehors, comme il sied. Viennent ensuite les enfants de l'école, aux tabliers à carreaux bleus et blancs. M. le chanoine leur a fait apprendre une chanson de bienvenue.

Enfin, derrière les enfants, les paysans aux bottes astiquées, aux chapeaux noirs à grands bords.

Un message à cheval surgit et crie : — Ils approchent, ils approchent ! Ils seront là dans quelques instants !

La vieille baronne apparaît dans la cour et pousse en avant une petite fille, la meilleure élève de l'école.

— Tu sais ce que tu as à faire, mon enfant ?

— Oui, madame la baronne, je récite ma poésie, et puis je donne mon bouquet à la jeune Mme la baronne.

Derrière la maîtresse de Blossin, tout émue, se tient Louise, en robe de dimanche. Et dans le ciel, le soleil — un clair soleil printanier — semble avoir mis, lui aussi, sa robe de dimanche.

...La voiture entre en trombe dans la cour. Detlev saute et se précipite dans les bras de sa mère.

— Je suis venu seul !

— Quoi ?

Cent bouches ont hurlé cette question. La jeune baronne n'est pas venue ! Qu'est-ce que cela signifie ? Mme la sous-préfète, à travers son face-à-main, braque un regard inquiet sur Detlev.

— Elle n'est pas venue, monsieur le Baron ? Permettez-moi de vous dire que j'en suis toute sidérée.

Mais elle viendra bientôt, madame Schnäbel ! D'urgentes obligations ont retenu ma femme à Vienne. Elle ne tardera pas à me rejoindre. Vous la verrez dans quelques semaines...

Tandis que la famille des Blossin et celle du sous-préfet disparaissent dans la maison, les paysans se dispersent, déçus, privés de leur fête...

Le petit Micke essuie ses yeux :

— Je voulais tant voir la jeune baronne et lui donner mon bouquet...

Les Blossin ont gardé la famille du sous-préfète à dîner. A table, on parle de choses importantes.

Monsieur le baron, dit M. Schnäbel, j'ai comme une vague intuition que votre cousine, Mlle Louise, va bientôt désertir vos terres et que nous pourrions joindre peut-être à l'arrivée de Mme votre épouse une autre petite fille...

— Ah, ah, et qui est l'heureux élu ?

— J'ai l'impression, monsieur le Baron, que votre cousine et mon fils Achim ne se déplaisent pas...

— Mais papa ! fait Achim.

— Mon garçon, pourquoi ne dirais-je pas les choses comme elles sont ? Vous avez grandi ensemble, Louise et toi. Vous feriez un beau couple...

Detlev écoute, distrait, mal à l'aise.

Mais voici que le sous-préfet se met à parler politique :

— Vous croyez, mon cher baron, que les bagarres de Vienne sont sérieuses, et que cela pourrait aller loin, ces barricades, ces comités révolutionnaires et le reste ?

— Il paraît que oui, et cela ne me surprend pas !

— Mais permettez, mon cher, vous avez presque l'air de sympathiser avec cette race-là ?

— Nullement. Mais vous ne connaissez pas la haute société de Vienne, vous... Une aristocratie hétéroclite venue de tous les pays du monde et qui ne songe qu'à s'amuser, à dépenser son argent... Elle paye ses fautes, voilà tout.

CHAPITRE V

Les partageux à Blossin.

La Révolution de 48 a été inaugurée, à Paris, par des intellectuels solennels et des poètes : Victor Hugo, Louis Blanc, Lamartine. Grandiloquence des lyriques, snobisme de grands seigneurs en rupture de traditions : c'est le même flot démagogique et sonore qui coule du Finistère au Danube.

Mais, en Poméranie, dans le patelin perdu de Blossin, la Révolution apparaît sous l'aspect inattendu d'un petit Polonais qui sent l'ail. Il est chétif comme un gnôme. Il a des dents cariées, des bottes trouées, un chapeau usé par les pluies.

Detlev surprend son valet de chambre, Fritz, en train de herse.

— Pas possible, Fritz ! Que fais-tu, ici ?

— Vous voyez, monsieur le baron, je herse un peu. Je ne l'ai pas encore oublié...

— Mais où sont les autres ?

— Ils sont allés un peu là-bas, à la Cruche.

— Quoi, ils sont allés se saouler au milieu du travail ?

— Mais non, ils ne sont pas allés se saouler, monsieur le baron, ils font leur Révolution !

— Ils sont enragés, ces diables ! Eh bien, il faut que j'aille la voir un peu, leur Révolution...

Detlev, d'un pas décidé, se dirige vers la Cruche...

La Cruche est une auberge sordide qui vend aux Allemands de la bière et du schnaps, aux journaliers polonais de la vodka.

Début, sur une table, le petit agitateur polonais y péroré :

— Le peuple de Paris et de Vienne nous a montré la bonne voie. Frères, l'heure est venue de combattre pour la Liberté, l'Égalité et la Fraternité ! Votre baron, on va en faire une bouchée. Tout ce qui lui appartient est à nous maintenant. Propriété nationale qu'on appelle ça.

— Alors, demande un paysan, la Cruche deviendrait aussi notre propriété nationale ?

— Ça te plairait, hein, pochar ? ironise l'aubergiste.

Mais voici que tous les regards se tournent vers la porte : Detlev vient d'entrer.

Les paysans excitent le Polonais :

— Maintenant, parle ! Parle devant M. le baron ! Montre, Pollack, ce que tu as dans le ventre !

— Le Polonais ne s'avoue pas vaincu.

— Nous allons, hurle-t-il, former un Comité révolutionnaire !

Detlev interroge :

— Un comité ? Pourquoi ?

Pour faire un partage, répond un autre Polonais.

(A suivre.)



Louise ne tardera pas à s'éprendre du jeune baron.

(Photos UFA.A.C.E.)

BOURGOGNE
la fête des vigneronnes



LA FÊTE DES VIGNERONNES
AU PAYS BASQUE

QUELQUE part dans Paris, il y a un grand immeuble tout bourdonnant d'un peuple d'artistes venus des quatre coins des arts pour travailler dans ces trois étages d'ateliers sagement rangés en carré.
On chante ici, on martèle là, on peint plus loin, on danse ailleurs, on crie à droite, on burine à gauche.
Là où nous nous arrêtons, on dessine et on tourne, chaque semaine, de vingt à trente mètres de pellicule.
C'est l'atelier d'André Rigal.
André Rigal est ce dessinateur qui, depuis dix ans, vous présente les actualités de la semaine en trois coups de crayon et quatre brins d'esprit.
Depuis dix ans, ce délicieux humoriste a exécuté de cinq à vingt dessins par semaine souvent excellents, quelquefois remarquables, toujours drôles.
C'est un curieux garçon tout en rond.
Il a le visage rond, des lunettes rondes, un sourire rond et un nez retroussé qui s'ingénie pourtant à rester rond pour ne pas détruire l'harmonie courbe de ce personnage sphérique.
La quarantaine a beau avoir glissé quelques fils de la vierge dans sa chevelure mouvementée, Rigal déclare froidement avoir vingt ans...
...en chiffres ronds.
Ses yeux aussi seraient ronds s'ils n'étaient pas, derrière leurs lunettes, toujours bridés par la philosophie malicieuse et souriante de cet humoriste qui a reçu du destin cette inappréciable difformité de l'esprit qui consiste à rester de bonne humeur, quoi qu'il arrive.
C'est, chez lui, un principe, un parti-pris, une manie, une idée fixe, un tic, une névrose, un vice congénital.



DESSINER ? C'EST LE REVE... SEULEMENT VOILA, IL FAUDRAIT AVOIR DU TEMPS !

10 ANS D'ACTUALITÉS



Rigal est de bonne humeur comme on est blond, contribuable ou abonné au gaz.
Il est d'une bonne humeur à toute épreuve.
A l'épreuve même de l'actualité qui n'est pas toujours drôle. Et des actualités qui ne sont pas toujours gaies.
Car c'est tout de même un tour de force à notre époque que d'arriver à faire rire ou sourire volontairement des spectateurs pendant les actualités cinématographiques.
Et pourtant, Rigal y parvient chaque semaine depuis dix ans, c'est-à-dire depuis que Germaine Dulac eut l'idée de lui demander un jour d'illustrer un sous-titre : « Le dernier train de ceinture fait son dernier voyage. »
Le dessin fit éclater de rire tout Paris et Rigal continua.
Délibérément, crayon en tête, il pénétra dans un monde à lui : celui de sa fantaisie.
On vit sur l'écran des ours blancs pêcher gravement à la ligne, des hippopotames jouer candidement au cerceau, des coureurs cyclistes pourchasser une montre vivante qui s'enfuyait à toutes jambes et des chrysanthèmes se faire faire une permanente chez le coiffeur.
Tout cela pour illustrer les titres secs tels que : « Au Zoo de Vincennes », « Course contre la montre au Parc des Princes » ou « Exposition horticole aux Tuileries ».
Juste avant la guerre, Rigal perfectionna l'illustration des sous-titres avec son dessin-surprise.
Ce qu'il y a de très curieux dans les illustrations de Rigal des actualités, c'est qu'elles prennent leur source dans un domaine qui semblait réservé au dessin animé.
L'inspiration est identique.
Il ne leur manque que le mouvement.
Et on en arrive à ce paradoxe que les dessins de Rigal sont des dessins animés immobiles.
Nous ne serions pas autrement étonnés, d'ailleurs, qu'un jour Rigal se décide à les animer pour de bon.
Patience... patience...
Pour le moment, son crayon se contente d'éclairer la sombre actualité, ce qui est bien...
...Et d'allumer des rires dans les salles obscures, ce qui est mieux.



Pour la dernière fois, Sinoël et Gildès se sont rencontrés dans un même film : L'ASSASSINAT DU PÈRE NOËL...

SINOËL, PAS SI NOËL QUE ÇA! nous écrivait GILDÈS !.

Nous avons annoncé dans notre dernier numéro, la mort de Gildès, et avons dit que le drame de sa vie était d'être constamment appelé du nom de son ami Sinoël.
Voici la lettre que nous avait adressée à ce sujet le regretté artiste :
Je ressemble à Sinoël et Sinoël me ressemble. C'est ce que peuvent affirmer les amateurs de Sinoël et ils sont légion. Seulement, lui, le veinard, habite à la campagne, et soigne son jardin, ses fruits et ses légumes ; il vient à Paris seulement quand il a des raisons d'y venir. Moi, j'adore Paris et je ne le quitte qu'à regret. Eh bien ! la vie, pour moi, à Paris, est un supplice. Sans un moment d'arrêt, dix fois, vingt fois par jour, je suis interpellé par les passants : « Monsieur Sinoël, monsieur Sinoël, bonjour monsieur Sinoël ! » J'essaie de ne pas répondre ; on insiste, je me débats. Si je nie, on est furieux, on ne croit pas et on me traite de farceur. Mais, pourquoi nier ? J'aime la solitude, j'aime à penser, je suis badaud et me promène avec plaisir, mais mon plaisir est gâté. Quelquefois, je lutte et engage la conversation, tant pis pour moi ! Des gens, dans la rue, me regardent en riant en se souvenant de celui qui les a tant fait rire. Ils donnent des détails, c'est quelquefois un film que je n'ai pas joué ! J'en cite un à moi, on n'y croit pas !
Au studio, beaucoup me nomment « Sinoël ». Jadis, je disais un monologue qui s'appelait « L'obsession » et où le malheureux possédait à l'origine une ressource : aller se jeter dans la Seine. Et, en se noyant, la pauvre victime était encore obsédée.
Par taquinerie, les camarades m'appellent Sinoël. Ils trouvent cela drôle, moi, non ! Et cette situation m'oblige à avoir un maintien dans Paris et ailleurs en France. J'ai peur d'un aimable sourire et si je semble y répondre, je suis sûr que ce sourire n'est pas pour moi.
Je suis la victime éternelle du talent et du succès de Sinoël. Quand je passais sur l'écran, j'entendais un murmure : « Sinoël, Sinoël... » On additionne ce qu'il fait et ce que je fais et le total est pour lui. Il a eu un grand succès au café-concert. Les titres de ses créations sont dans toutes les bouches et les enfants des spectateurs d'autrefois apprennent de leurs parents la gloire de leur artiste favori.
Le plaisir que j'ai quand on me félicite pour moi-même, avec mon nom, est gâté par la crainte que ce ne soit pas pour un film que j'ai tourné. Comment sortir de là ? Avec cela, en ce moment, on n'a pas le droit de sortir dans la nuit ?
GILDES.

Le concours du «Valel Maitre» M. BENNO VON ARENT est à Paris

Rappelons les conditions du concours du Valel Maitre, ce film que l'on verra, dès les premiers jours de novembre, sur les écrans parisiens. Douze artistes jouent dans cette production...
Ce sont, par ordre alphabétique : Bever, Marianne Braque, Marguerite Deval, Henry Garat, Génin, Georges Grey, Roger Karl, Matlois, Mihalesco, Nina Myral, Elvire Popesco et Henry Richard.
Chacun de ces artistes représente une carte à jouer ; les quatre rois (celui de cœur, de trèfle, de pique et de carreau), les quatre dames, les quatre valets...
Il suffit de deviner à quelle carte le caractère de chaque artiste se rapporte (voir notre numéro du 3 octobre).
Envoyez-nous votre réponse (25 octobre dernier délai) sans oublier de mentionner le chiffre des réponses que vous pensez que nous obtiendrons.
N'oubliez pas que vous pouvez gagner :
Le premier : un prix en espèces de 1.000 francs.
Le deuxième : un prix en espèces de 500 francs.
Le troisième : un prix en espèces de 300 francs.
Le quatrième : un prix en espèces de 200 francs.
Le cinquième : un prix en espèces de 100 francs.
Et les vingt-cinq lauréats suivants : des disques de films dédiés par Henry Garat...
Les prix de ce concours sont offerts par les producteurs du film Le Valel Maitre (S.P.E.C.) et par les distributeurs (C.P.L.E.).

LE CONCOURS DES OBJETS

Voici le résultat de notre « Concours des Objets », dont le règlement a paru dans notre numéro du 3 octobre 1941. En dépit des nombreuses réponses, aucun de nos lecteurs n'a trouvé la solution figurativement juste.
1. Metteur en scène.
2. Maquilleur.
3. Acteur.
4. Electricien.
5. Scénariste (ou découpeur).
6. Décorateur.
7. Caméraman.
8. Régisseur.
Deux lectrices ont trouvé 7 points du problème sur 8 : Mlle G. Pinson, 9, place Gaviniès, à Bordeaux (Gironde), qui a gagné la photo dédicacée de Zarah Leander et « Madame Sabine du XX » à qui nous remettrons celle de Roger Duchesne. Nous prions cette dernière de bien vouloir passer à nos bureaux, étant donné que nous ne la connaissons que sous son pseudo. Nous les félicitons pour leur sagacité.

CETTE SEMAINE : NOTRE COMBAT

consacre 32 pages chloussaïntes à PÉTAIN, TEL QUE JE LE CONNAIS par José GERMAIN
UNE JOURNÉE DU MARCHAL HEURE PAR HEURE PHILIPPE PÉTAIN Comment il tient enseigne aux enfants les promesses.
LA LETTRE D'UN POILU AU MARCHAL. L'HOMME, LE CHIEF DEVANT LE PAYS. Dans tous les kiosques.
3 francs.

Le Gérant : ROBERT MUZARD. Imp. CURIAL-ARCHEREAU, 11 à 15, rue Curial, Paris. Éditions le Pont, 55, Avenue des Champs-Élysées, Paris. R. C. Seine 244.459 B

LE COIN DU FIGURANT

Cette semaine, AU STUDIO :
SAINT-MAURICE
LE PRINCE CHARMANT. — Réal. : J. Boyer. Régie : Paritaire du spectacle.
BILLANCOURT
ANNETTE ou LA DAME BLONDE. — Réal. : J. Drévillo. Régie : Bryau.
PHOTOSONOR
PATROUILLE BLANCHE. — Réal. : C. Chamborant. Régie : Jaffé.
BUTTES-CHAUMONT
PENSION IONAS. — Réal. : P. Caron. Régie : Jim.
LA MAISON DES SEPT JEUNES FILLES. — Réal. : Albert Valentin.
JOINVILLE
OPERA MUSETTE. — Réal. : R. Leffèvre, C. Renoir. Régie : Rivière Francoeur.
FRANÇOIS 1^{er}
PAPA. — Réal. : R. Péguy. Régie : Paritaire du spectacle.
EN EXTERIEUR
CARTACALHA. — Réal. : L. Mathet. Aux Saintes-Marie-de-la-Mer.
LE MOUSSAILLON. — Réal. : J. Gourguet, Marseille.
ON PREPARE
VIE PRIVEE. — Prod. Boisacant Régent. Réal. : H. Fescourt. Régie : F. Tannière. On recevra à partir du 5 novembre, hommes et femmes possédant toilettes de soirée, 63, Champs-Élysées.
SYMPHONIE FANTASTIQUE. — Continental-Film, 104, Champs-Élysées. Réal. : C. Jaques. Régie : Melchikan. Départ probable : 20 octobre.
INDUSTRIE CINEMATOGRAPHIQUE. — 108, rue Richelieu ; Réal. : Zwoboda. Figuraton complète.
LA GRANDE ESPERANCE. — Luncea film. Réal. : L. Poirier. Régie : Le Brunet. Ne pas décaler avant le 1^{er} novembre.
LES PETITS. — S. P. C. 55, Champs-Élysées. Réal. : D. Norman. Cette production nous apprend que n'étant pas encore sûre de la date de tournage, il est inutile de se présenter.
LA NUIT FANTASTIQUE. — U. T. C. 63, Champs-Élysées. Réal. M. L'Herbier. Ne pas se décaler avant le 1^{er} novembre.
NOUVEAU FILM
LA MAISON DES SEPT JEUNES FILLES. — Prod. Régina. Réal. : A. Valentin assisté de Vermet ; opérateur : Bachellet ; décorateur : Piménot.
SAVEZ-VOUS QUE :
Pour aller aux studios Pathé à Joinville, Téléphone DOR 69-25. Prendre le 110 au Château de Vincennes et descendre Place de Verdun. Pour les studios de Saint-Maurice, Téléphone EAT 38-40. Prendre le 105 au Château de Vincennes et descendre gare de Joinville.
DERNIERE HEURE
JULIETTE ou la Ciel des songes. — Réal. : M. Carthé. Cette production se trouve légèrement retardée pour des raisons de liberté de studios.
L'ÉCHOTIER DE SEMAINE



La Continental-Films vient d'acquiescer les droits de L'Assassin habité au 21, de Stanislas-André Steeman.
Dans notre dernier numéro, au sujet du film Les Affaires sont les affaires. Lire : Les Productions « Moulins d'Or » ; adaptation et dialogue de Léopold Marchand. Sont présentés : Balmu, Lefaur, Dorziac. Premier tour de manivelle probablement vers le 25 décembre.
Dans notre numéro du 3 octobre, toutes les coiffures faisant l'objet de notre reportage « Comment Louise devint Viviane », étaient exécutées par le coiffeur Pierre, sauf celle représentant Michèle Alfa qui a été exécutée par le coiffeur Suzanne et Roger.

Decoin et Danièle Darrieux, qui est revenue de vacances il y a huit jours environ. Vous pouvez donc dormir sur vos deux oreilles... en toute tranquillité !
NIRDAS. — Quels sont les interprètes féminins du film « Noix de Coco » ? — Ah ! vous avez perdu... car Josette Day n'a jamais joué dans ce film. Marie Bell, Suzet Mais et Junie Astor en sont les principales interprètes.
Claude SUNLIGHT.

En raison de l'abondance des matières, je m'excuse de passer si peu de courrier. Que personne ne s'impatiente, je répondrai à tous.

CINÉ-MONDIAL
55, CHAMPS-ÉLYSÉES BAL. 26-70
C. C. P. 147.805 Paris

BULLETIN D'ABONNEMENT
Je soussigné
demeurant :
à : Dépt :
déclare souscrire un abonnement de
à « Ciné-Mondial », au prix de
à dater du :
Date : Signature :
TARIFS DES ABONNEMENTS
France et Colonies } Six mois 100 fr.
Un an 195 fr.

TOUS LES
VENDREDIS

Ciné.

mondial

l'hebdomadaire du Cinéma

4^F.

N° 12. — 24 OCTOBRE 1941.

Une attitude très personnelle
d'HARRY BAUR dans
l'Assassinat du Père Noël.

(Prod. Continental-Films. Édition Tobis-Films.)